

# LA GAZETTE DE TORAIXA

N°7 - 01 janvier 2007

Nous voilà au rendez-vous annuel de la gazette. Cette édition est encore un bon cru. Les articles rédigés par nos adhérents sont nombreux, variés et très intéressants. Nous les remercions. Je ne dirai jamais assez que cette publication est la vôtre. Vous la faites vivre, vous la valorisez. Elle est le reflet de la vitalité de notre association.

Les sept nouveaux adhérents que nous avons eu le plaisir d'accueillir au cours de l'année 2006 nous en apportent la preuve. Certains ont déjà pris part à nos travaux de recherche. Nous leur souhaitons la bienvenue.

Pour le prochain week-end de Pâques, nous nous retrouverons en Périgord noir pour notre réunion annuelle. Je n'en doute pas, elle sera aussi familiale et conviviale que les précédentes.

Il reste encore de la place. N'hésitez pas à me contacter si vous décidez de nous rejoindre.

Bonne et heureuse année 2007 à vous tous et aux personnes qui vous sont chères.

*Jean-Pierre Villalonga*

## ASSEMBLEE GENERALE DANS LE JURA

Que du bonheur !

Oui, nous étions heureux.....

..... tous ensemble parmi ces belles et franches montagnes du Jura.



Certains régionaux de l'étape, comme les nationaux, ont pu apprécier non seulement l'écrin de verdure qui a servi de majestueux décor à leur très agréable séjour mais aussi l'accueil qui leur fut réservé.

De l'Amour à Lamoura, combien y a-t-il de kilomètres ? Voilà une question qui aurait pu être posée mais je ne suis pas certain que la bonne réponse eut été donnée avec exactitude.

Vous me direz, l'auteur de cet article ne s'est-il pas lui-même trompé dans l'appréciation de la distance séparant l'auberge du lac de Lamoura.

A ce propos, concernant les épreuves proposées pour le jeu du dimanche, une fois de plus les équipes constituées se sont montrées fébriles et si certaines sont sorties du lot, beaucoup trop de participants ont mal lu les questions (c'est de la faute de la méthode de lecture dite "globale" dirait un ministre bien connu ), d'autres encore ont affiché un balancier d'entrejambes équivoque, enfin d'autres n'ont pas hésité à confondre épicéa et sapin (ce qui constitue un outrage pour des francs-comtois de souche) Mais me direz-vous, ils étaient en minorité parmi les compétiteurs et c'est bien cette particularité qui caractérisait le groupe).



Les plus attentifs ont pu se rattraper lors de la très culturelle visite du musée de la Boissellerie à Bois d'Amont où chacun pu apprécier la visite, guidée avec talent par un vrai pédagogue (on connaît bien la méthode qu'il utilisait avec ses élèves).

La table était accueillante et les mets proposés nous ont régalés, mettant en valeur certains produits régionaux devant lesquels nous avons littéralement "fondu" (chercher le lien !).

Le très appétissant gâteau d'anniversaire illumina notre rencontre et, avant que ne soient soufflées les bougies de lumières, marqua une fois de plus sur l'échelle du temps les présences d'aujourd'hui, témoins vivants d'un passé se découvrant peu à peu et d'un futur en devenir.



La partie associative a été comme les années précédentes bien organisée par notre Président et toujours enrichissante et si nous pouvions nous montrer satisfaits de constater que de nouveaux adhérents avaient rejoint le groupe, ce fut émouvant d'avoir ressenti combien les absents de ce grand moment de l'activité de notre association nous ont alors paru terriblement présents parmi nous. Cela aussi a contribué à la réussite de ce séjour et devrait nous inviter à nous préparer pour la prochaine rencontre de Pâques 2007 en Périgord.

*Alain Villalonga*



Les participants à la réunion devant l'hôtel de la Darbella

## TEXTES LIBRES.

**C**hers adhérents de Toraixa

Peut-être certains d'entre nous vont-ils être surpris de me voir en porte-drapeau, mais il faut vous dire que la "parité" est passée par là !!



*Journée de la déportation le 24 avril  
2005*

En plus je ne suis pas, bien sûr une ancienne combattante, mais c'est en souvenir de mon père, Louis DANRIGAL, qui a été fait prisonnier en 1940 et qui a pu s'évader avant de partir en déportation en Allemagne, que j'ai pu adhérer à l'U.N.C. (Union Nationale des Combattants) et devenir ainsi porte-drapeau.

Il faut vous dire que le baudrier et le drapeau font 13 kilos !! Par beau temps ce n'est pas trop dur, mais par temps de pluie et avec du vent ce ne doit pas être très facile.

J'avoue que je n'ai pas encore eu cette expérience.

Je suis fière d'avoir été désignée.

Les cérémonies des guerres de 1914 - 1918, 1939 - 1945, Appel du 18 juin 1940, 24 août 1944 la libération de Paris, et aussi les obsèques des anciens combattants, ce qui est le plus dur, bien sûr quand on les connaît.

Voilà, vous connaissez un petit coin de ma vie.

*Nicole Danrigal*



## Réflexions de biologie végétale et notre descendance ....

Rappelons nous : A la question, "quelle partie de la gentiane utilise t-on pour obtenir un breuvage bien connu ?", posée lors de notre précédente rencontre à Lamoura, la plupart ont répondu en indiquant : la racine. Cette réponse exacte devrait nous conduire à une réflexion sur le vocabulaire employé lorsque l'on se réfère à notre généalogie.

On utilise bien volontiers le terme de racine mais ne devrions nous pas plutôt faire référence à une autre partie de certaines plantes : le rhizome. Les données scientifiques nous engagent à bien faire la distinction entre une racine et un rhizome. La racine a un rôle de maintien de la plante en même temps qu'elle la nourrit en eau, en éléments nutritifs. Elle n'a pas de feuille ni bourgeons ce qui la distingue fondamentalement du rhizome qui lui possède des feuilles et des bourgeons qui à leur tour produisent des tiges.

Cette multiplication végétative de la plante assure ainsi la pérennité de l'espèce aussi il me semble que l'expression la plus appropriée pour évoquer notre généalogie serait, non pas en référence à l'arbre mais bien à la partie d'une plante nommée rhizome.



Amour-en-cage

Par exemple, s'il est une plante qui se multiplie abondamment à partir d'un réseau dense de rhizomes c'est bien en particulier le *Physalis Franchetti* plus poétiquement appelé "l'Amour en cage". Le choix de cette plante bien connue depuis l'antiquité n'est pas neutre car, me semble t-il, il s'applique bien à notre famille des Villalonga.

Comme le *Physalis*, notre famille s'est multipliée sur tous les continents. Ses tiges souterraines ont porté feuilles et bourgeons et donné de merveilleux fruits. Ceux-ci ne sont pas restés en cage mais ont su éclater au grand jour. De ces fruits sont sortis de magnifiques "graines d'amour" suffisamment fortes pour perpétuer notre belle famille. Tout naturellement, comme le *Physalis*, laissons faire la nature. Elle seule connaît le secret de la vie.

*Alain Villalonga*

## Quand la Terre raconte l'Homme.

Dans l'immensité de l'univers, un élément minuscule a développé toutes les formes de vie. Des milliards d'années — quatre et demi, aux dires des spécialistes — lui ont été nécessaires pour passer de l'impalpable molécule de poussière sidérale à la multitude des êtres et des choses qui font la Terre. Parmi eux, et bien qu'il soit l'un des derniers-nés de cette foule, l'Homme apparaît comme l'être le plus évolué et surtout le plus curieux.

Après six millions d'années d'une existence unique dans l'histoire des êtres vivants, puisque brève et à développement très rapide, il interroge sans relâche sa mère la Terre, gardienne possessive et capricieuse, qui ne livre que parcimonieusement les

vestiges qu'elle a bien voulu conserver. Longtemps ignorant de ses origines biologiques, il a néanmoins manifesté une certaine curiosité vis-à-vis des mystères de son existence, les récits mystiques et fantastiques en témoignent. Il y a un peu plus d'un siècle et demi, alors que la notion de l'évolution des espèces vivantes fait ses débuts dans le monde scientifique, l'hypothèse selon laquelle l'Homme pouvait être contemporain des animaux disparus est enfin admise : La découverte d'objets de pierre taillée, puis celle d'ossements humains profondément enfouis dans le sol attestent de l'existence de l'Homme antédiluvien.

L'archéologie préhistorique est née. D'abord simple course à l'objet de collection, elle devient très rapidement véritable science policière et connaît un développement exponentiel particulièrement au cours des trente dernières années. Soumise à la question avec des moyens de plus en plus sophistiqués, la Terre résiste difficilement à l'incessante curiosité de son petit dernier qui, au prix d'efforts technologiques considérables, lui délie la langue, perçant chaque jour quelques-uns de ses secrets si jalousement gardés. Ainsi se précise le tableau des origines et de l'évolution de l'Homme.

Et comment s'y prend-il pour faire parler la Terre?

Certes le dialogue n'est pas toujours aisé car il se présente sous une forme atypique : des deux locuteurs l'un est bavard, l'autre est sans voix. Alors, celui qui parle se pose les questions à lui-même et cherche les réponses en observant par tous les moyens les entrailles de celle qui a englouti les mondes disparus. Et pour cela, il lui faut, en plus d'une connaissance approfondie de son environnement vital actuel, avec ses composantes, ses rouages et ses implications interactives, de bons yeux, un esprit très curieux, un peu de jugeote et beaucoup de patience, car même s'il provoque souvent les occasions, la terre n'est pas toujours offerte à cette contemplation ni disposée à dévoiler tous ses secrets.

Il commence donc par parcourir le monde pour y repérer des indices. Ce pourront être les plaies ou les saignées du manteau de la terre, aux lèvres sculptées de lignes de différentes compositions, où seront écrites, comme dans un livre, les histoires de chaque page. Ou bien, des lieux souterrains ornés de dessins ou de gravures évoquant les images d'une faune aujourd'hui disparue. Notre Homme, à la recherche des traces de ses ancêtres, se met alors à disséquer avec minutie la tranche de ce livre afin d'en séparer chaque page — couche ou strate ou horizon— et de lire le récit inscrit dans la matière minérale.

Mais, où sont les mots ? Qui sont les descripteurs ?

Parmi les titres lisibles à l'œil nu, les objets, apparaissent en premier lieu les pierres. Ce sont souvent des galets dont une partie de la périphérie a été aménagée pour devenir tranchante, des éclats de roches abandonnés par le tailleur, un arrangement de blocs évoquant les limites d'un espace habité pour lequel les parois de branchages avaient été bloquées ou bien un foyer qui avait pu un temps rassembler les hommes après que le jour se sera enfui. Ces pierres sont très souvent, pas toujours, accompagnées de fragments osseux. Ceux des animaux, selon la fraction représentée, indiquent quel morceau, de quel animal avait fait l'objet du dernier repas sur ce lieu. Ceux des hommes, en dépit de leur rareté, induisent les portraits-robots des acteurs les plus envahissants de la grande scène du théâtre Terre. Ils ont joué successivement

sous les noms de Australopithecus, Homo habilis, Homo erectus, Homo neandertalensis et Homo sapiens avant de Lui confier quelques-uns de leurs précieux vestiges, ceux qui témoignent de leur stature, leur taille, leur anatomie, leur aptitude au langage articulé, leur régime alimentaire et enfin leurs rites sépulcraux.

Quant aux textes proprement dits, écrits en micro minuscules par les sédiments, ils ne peuvent être déchiffrés que dans les antres des sorciers modernes à travers les microscopes, et autres analyseurs bio-chimico-électronico-informatiques de leurs laboratoires hyper équipés.

...Il y a ceux qui racontent le climat et décrivent le paysage. Les grains de sable, selon leur forme, leur surface polie ou piquetée, à la fin de leurs longues pérégrinations dans les courants d'air et d'eau ou de leurs courtes balades sous les pieds des animaux et des hommes, s'associent aux argiles et aux limons pour parler ...de la pluie et du beau temps ! Les grains de pollen des plantes, eux, vêtus de leurs modèles haute couture, exclusifs et impérissables, ont seuls la charge de peindre le couvert végétal environnant la hutte; également apportés par les vents et les eaux, mais aussi par les insectes, les animaux à poils et les hommes, ils font un large écho au concert des précédents. Les minuscules fragments de bois calciné dans les foyers complètent le tableau environnemental mais évoquent aussi le choix des essences nécessaires au réchauffement de l'abri des hommes ou à leur sécurité face aux grands fauves.

...Il y a ceux qui content les activités de l'Homme. Les empreintes des tranchants d'outils en silex, observées au microscope, révèlent le raclage des os, du bois ou de la peau, le dépeçage et le débitage des animaux abattus, le découpage de la chair animale, enfin la perforation des peaux, des outils en pierre ou en os, ou le traçage des gravures sur les parois des grottes

...Il y a enfin ceux qui remontent l'horloge du temps passé. Ils peuvent être les éléments atomiques provenant de la continue évolution de la matière, savamment appelés isotopes ou produits de la désintégration atomique. Notre Homme, toujours à la recherche de plus de précision, a réussi à les compter afin de calculer le temps qui sépare deux états successifs d'un même élément, ce qu'il peut faire avec plus ou moins de bonheur quand les objets minéraux ou organiques ( mais il a une nette préférence pour les cendres volcaniques, beaucoup plus coopérantes ! ) Sont enfouis dans la Terre, à l'abri du bombardement cosmique permanent depuis un temps inconnu. Chaque fois plus sophistiquées, les méthodes de datation dite absolue apparaissent à une cadence accélérée. Avec la lecture du magnétisme fossile de la terre, de valeur universelle, elles relèguent au placard la vieille échelle glaciaire de l'ère quaternaire qui n'intéressait vraiment que l'hémisphère Nord.

Voilà donc un peu de l'Histoire de l'Homme racontée par la Terre. Car même s'il est unique en son genre, l'homme n'est absolument pas isolé du monde vivant qui l'entoure, ce monde parcimonieusement dévoilé qui éclaire petit à petit le grand mystère de ses origines.

Certaines des questions qu'il se posait commencent à trouver des réponses. Qui étais-je ? Comment vivais-je ? Où habitais-je ? Mais combien de surprises la Terre lui réserve-t-elle encore quand il demande pourquoi l'outil, pourquoi le foisonnement accéléré des techniques, pourquoi un avenir à haut risque ?

Enfin, pourquoi l'Homme ? ?

## Sur les pas de nos ancêtres.

**D**urant notre trop bref mais agréable séjour sur l'île de Minorque cet été 2006, nous avons retrouvé des sites et des indices qui m'ont fait imaginé un instant ce qu'a pu être la vie de nos ancêtres durant un moment précis de leur vie.

En premier lieu, aux abords du monument érigé à la Madone sur le Mont d'el Toro dominant l'île, cette plaque en mémoire des émigrés qui ont gagné l'Algérie en 1830. Sur les bateaux en partance, quel a pu être les sentiments de nos ancêtres en quittant la belle rade du port de Mahon.



Rade de Mahon

Ils venaient de quitter les terres arides du domaine de Toraixa près de San Lluís. Ce village, comme celui de Mercadal sont encore habités par de nombreux Villalonga.

A présent, un urbanisme galopant envahit le domaine de Toraixa et s'ouvre à d'autres sortes d'immigrés nantis du Nord de l'Europe.

Autre temps, autres mœurs.

*Alain Villalonga*

## Une histoire d'enfants de là-bas.

**N**otre arrivée au sein de l'association Toraixa est plutôt récente et il m'a semblé nécessaire de me présenter avec mon petit monde pour mieux nous connaître. Voici donc ma petite histoire.

Pratiquement deux siècles se sont écoulés depuis que la branche mahonnaise de notre famille a éclaté. Pedro et Anna Maria se sont installés en Algérie en 1844, venant de Mahon ; ils avaient dix enfants, sept garçons et trois filles. Cinq ont sûrement survécu, et, parmi eux Pedro, notre ancêtre commun qui, lui, eut dix enfants, dont six ont eu une descendance. Vous et nous, nous figurons dans celles des deux frères Pierre et Michel. Bien sûr, vous savez tout cela, mais moi j'ai eu beaucoup de mal à assimiler !

Notre arrière-grand-père Michel, marié à Antonina (ou Antoinette) Ferrer, native d'Altéa en Espagne, à son tour, a eu huit enfants dont six seulement survécurent : cinq filles et un garçon, Lucien, tous avec les yeux bleus.



*Photo de la famille Michel Villalonga. ; sur ce cliché il manque l'aînée Anna*



Le sort a voulu que ce garçon disparaisse prématurément avec les honneurs de la France, dans les chemins creux du Bois-Foulon, dans l'Aisne, à peine un mois après avoir quitté son sol natal, son fils Roland âgé de 10 mois et sa femme, Marie Gourinard, fille de paysans corréziens, arrivés en Algérie en 1895. Il l'avait rencontrée alors qu'ils habitaient à Castiglione. Il n'a pas connu sa fille Lucienne, née quatre mois après son départ au front, et qui est notre mère.

L'absence de ce grand-père trop tôt disparu a fait que notre histoire est peu imprégnée de "culture Villalonga". Notre grand-mère Maria, couturière de son état, avait, bien sûr, gardé contact avec sa belle-famille. Elevant seule, fièrement et courageusement, ses deux enfants à Alger et malgré la lourde charge professionnelle de son atelier de couture, elle entretenait avec ses cinq belles-sœurs et sa belle-mère des liens réguliers.







*Roland est sur le cheval de bois,  
Lucienne dans les bras de Jeanne*

Les huit cousins et petites cousines se rencontraient de temps à autre. En témoignent quelques photos où la petite troupe s'échelonne par rang de taille depuis la plus âgée Eliane jusqu'à la dernière-née Denyse qui joue plutôt avec des représentantes de la génération suivante comme Jacqueline, Annie ou Nicole.

A nous, ses petits-enfants, il reste de ces relations, le souvenir de l'incontournable choucroute annuelle chez Tata Marie, troisième fille de Michel — Maria ayant l'obligation de présenter ses deux pupilles de la

nation à leur subrogé tuteur, l'oncle alsacien Edelbloute, mari de Marie —, des grandes réunions familiales pour les événements religieux, des dimanches à la plage ou en forêt de Bainem, Zéralda ou Sidi Ferruch, des barbecues brochettes/merguez, dans le jardin de notre villa du lotissement Lavigerie et surtout .....un grand nombre des recettes mahonnaises car ces filles Villalonga étaient toutes très bonnes cuisinières.



Lucienne a épousé Gilbert Ducellier, un chercheur en agronomie, fils unique d'un professeur de botanique à l'Institut Agricole d'Algérie et qui fréquentait la Faculté des sciences d'Alger en même temps que Lucienne, Roland et Louise, la future femme de Roland. Gilbert avait mis au point la production de gaz de fumier, pendant la seconde guerre mondiale, les auto-vinificateurs, appareils permettant une vinification contrôlée, les premiers essais de pluie artificielle par ensemencement des nuages au nitrate d'argent, et diverses techniques de valorisation des matières organiques.....toutes techniques qui ont été relancées lors du premier choc pétrolier dans les années 70 !

Il fut souvent soutenu par son ami Pierre Averseng, scientifique passionné et riche propriétaire à El Affroun. Et il a été le premier chercheur et le seul en Algérie à avoir, dans son laboratoire, un microscope électronique pour observer, entre autres, les agents microscopiques des fermentations, objets de ses recherches sa vie durant.

Ils ont eu quatre enfants, Alain, Michèle et Monique, puis Colette. L'arrivée des jumelles en 40, alors que l'aîné Alain n'avait que 18 mois avait incité Maria à rester auprès de sa fille pour l'aider... chose qu'elle n'aurait jamais faite pour sa belle-fille afin ne pas gêner son fils !

Son énergie à toujours faire son devoir l'a conduite à garder une très grande autorité sur ses enfants, autorité que Lucienne avait du mal à supporter mais à laquelle Gilbert adhérait totalement, se libérant ainsi des contingences matérielles pour se donner à fond à ses recherches. La douce Lucienne n'a jamais laissé transpirer son mal de vivre; elle ne nous en a fait part que sur le tard et ne s'en est révoltée que lorsque la maladie a commencé à amoindrir ses facultés. Quant à nous, nous la craignons et nous nous tenions "à carreau" devant elle, la "générale" comme l'appelaient les marchands ambulants !

Et malgré cette chape d'autorité, orientée vers l'étude et les sciences, nous avons vécu une enfance et une jeunesse heureuses. Sans télévision, mais avec beaucoup de livres, d'échanges et de voyages, nos parents nous ont constitué un important bagage culturel avec un mental studieux et discipliné.



*Quand la famille voyageait en France.....*

Le drame de 1962, qui nous a fait quit non loin de l'Ecole nationale d'Agriculture d'Algérie où travaillait papa, a fait éclater la famille et nous a dispersés, comme beaucoup d'autres de là-bas, aux quatre coins de France. Papa est alors "casé" dans un recoin de l'Ecole nationale d'agriculture de Montpellier, où Michèle termine ses études de physique-chimie à la faculté des sciences, Alain termine son école d'ingénieurs à Strasbourg et Colette entre en 5<sup>e</sup>. Quant à moi, je me retrouve d'abord à Marseille pendant un an pour terminer aussi mes études de sciences naturelles, tout en travaillant à mi-temps au laboratoire de botanique de la Faculté des Sciences.

Ensuite je me suis mariée avec Jean Goudet, lui aussi de Maison-Carrée et qui avait intégré le Génie à Dijon. Pendant quatre ans j'ai travaillé dans divers labos et donné naissance à mes deux aînés. Enfin nous rejoignons Nice où, après quatre autres années de recherche d'emploi, au cours desquels apparut notre dernière-née, j'ai effectué une reconversion, abandonnant la botanique pour la paléontologie humaine. Nommée, en 1976, Conservateur du nouveau Musée de paléontologie humaine de Terra Amata, j'y ai fait toute ma carrière, qui s'est terminée en février 2002.

Nous habitons à Villefranche-sur-mer, au bord de l'eau, dans une résidence militaire à laquelle la fonction de Jean au Génie de Nice donnait accès. Nous avons donc avec grand plaisir retrouvé notre Méditerranée. Jean s'est adonné sans compter à sa passion sous-marine, qu'il pratiquait depuis l'âge de seize ans et, ensemble, nous avons partagé un certain nombre d'activités du Musée et de voyages d'initiation à la préhistoire que j'organisais pour les Amis du musée.

Et depuis 2002 nous vivons dans le Var, à Six-Fours-les-plages. Non loin de notre fils Pierre-Emmanuel et de son petit Johan, un peu plus loin de nos deux filles Marie-Hélène et son Victor, et Marie-Noëlle et ses deux chevaux.

Un regroupement, peut-être ? Mais durera-t-il ?

*Ma famille aujourd'hui :*



Marie-Hélène, directrice commerciale, a fait le tour du monde en catamaran avec un compagnon dont elle est maintenant séparée et avec qui elle a eu notre premier petit-fils trésor **Victor**

Pierre-Emmanuel, ingénieur en informatique — comme beaucoup de jeunes, de nos jours ! —, est passionné de glisse en mer et en montagne et a pour compagne Delphine, une adorable savoyarde, elle aussi ingénieur mais ...en construction de ponts. Ensemble, ils viennent de nous offrir notre deuxième petit-fils **Johan**, né le 28 mars dernier et qui pesait plus de 4 kg.



Marie-Noëlle, enfin, professeur des écoles, dont les cinq enfants sont Volga et Nougat.....deux chevaux pour lesquels elle a une affection, passionnelle, Ruby, Pistoufle et Pispertou, trois chats magnifiques et attachants.

*Marie-Noëlle en randonnée dans le Verdon avec Nougat*

*Monique Goudet Ducellier*

# LES EVENEMENTS FAMILIAUX DE L'ANNEE.

## LES NAISSANCES



GOUDET Johan, né à Sanary (83) le 28 mars 2006, fils de Pierre Emmanuel et Delphine.

Il pesait plus de 4 kg à la naissance.

Regardez comme Victor prend soin de son cousin !

Toutes nos félicitations aux parents et à Monique et Jean.

CLAPIE Nina; née à Kösching (Allemagne) le 25 avril 2006 à 10 heures 40. Elle pèse 2kgs600. Elle fait le bonheur de ses parents Yann et Stéphanie et de son grand frère Théo !

Toutes nos félicitations aux parents et à Michelle et Raymond



VILLALONGA Mayeul , né à Paris , le 26 octobre 2006 à 07 heures 30 . Il pèse 3kgs550 et mesure 48 cm . Il fait le bonheur de ses parents Florian et Armelle et de sa grande !!! soeur Salomé.

Toutes nos félicitations aux parents et à Colette et Sylvère ses grands-parents.

(Voir en fin de gazette l'histoire de saint Mayeul)



## ET UN MARIAGE !

Alors que nous mettions sous presses, nous avons eu la joie d'apprendre le mariage de Stéphanie et Yann Clapié. La cérémonie a eu lieu en la mairie d'Ingolstadt (Allemagne) le 28 décembre 2006 à 8h30 du matin en présence des parents des mariés et des témoins. Tous nos vœux à vous quatre.



## LES NEWS DE L'ANNEE 2006 DANS LA FAMILLE FABRES-DUCELLIER.

Deux départs attristants ont marqué cette année 2006 : celui de la Maman de Jean-Marc (91 ans) au mois de janvier et celui de la Maman de Sabine (69ans) au mois d'avril. Notre peine est un peu atténuée par le fait qu'elles ont pu tenir dans leurs bras, la pétulante petite Emma née en novembre 2005, troisième enfant de Pascal et Sabine, petite sœur de Manon et Pierre.



La visite annuelle de nos navigateurs au mois de Juin s'est prolongée à cause de petits ennuis de santé pour Christine donc de visites médicales à Montpellier. Ainsi, il nous a été possible de mettre en présence nos deux petits derniers : Emma et Johan, petit-fils de Monique et Jean. Sur notre terrasse ensoleillée bien animée pour la circonstance, les sourires étaient au rendez-vous.

Manon et Pierre sont allés rejoindre au mois d'août le bateau Inia qui mouillait aux Iles Australes, les plus méridionales de la Polynésie française, et sont revenus éblouis par un mode de vie très différent et par la gentillesse des gens. Vous leur demanderez de vous raconter l'épisode de la poule Joséphine, chacun à leur façon !

Notre petite Clémentine avec sa maman, a quitté Lyon pour Mercurey en Bourgogne. Nous l'avons aidée, à la rentrée des classes, à se familiariser avec sa nouvelle maison et sa nouvelle école. Une petite virée en Bourgogne bien plaisante !

La grande nouvelle de 2006 restera l'envol de notre petite dernière, Pauline vers sa vie professionnelle et sa vie personnelle. Après sa sortie brillante de l'ENAC à Toulouse, elle vient de choisir parmi de nombreux aéroports prestigieux tout simplement celui que lui dictait son cœur, celui de Bâle-Mulhouse où son Nicolas est en poste depuis 4 ans.



Nos pas se dirigeront donc vers l'Est, cher je crois à certains d'entre nous.

*Michèle Fabres Ducellier*

## ALBERT CAMUS.

**A**lbert Camus est né le 7 novembre 1913 à Mondovie (Algérie). Son père, Lucien Camus était d'origine alsacienne. Sa mère, Catherine Hélène Sintès-Cardona était d'origine minorquine. Par son arrière arrière-grand-mère, Catarina Villalonga-Carreras, elle avait comme nous pour ancêtre Jaume Serafi Villalonga.



Son père est mobilisé en septembre 1914. Blessé à la bataille de la Marne, il meurt à Saint-Brieuc le 17 octobre 1914. Albert ne l'a pas connu.

Elevé par sa grand-mère, une femme de caractère, son enfance fut celle de tous les enfants du quartier populaire de Belcourt à Alger. (lire "Le premier homme" et dans "Noces" "Un été à Alger"). A l'école, son instituteur, Louis Germain, le pousse à passer le concours des bourses: Il pourra ainsi poursuivre ses études au lycée et à l'université. En 1957 Albert Camus recevra le Prix Nobel de Littérature.

Journaliste, écrivain, passionné de théâtre, il marque la vie culturelle française de 1936 à 1960.

Le 4 janvier 1960, il trouve la mort dans un accident de voiture.

Sa sépulture se trouve au cimetière du village Lourmarin (84) où il possédait une maison. Parmi ses oeuvres les plus connues nous trouvons :

L'étranger (1942); La peste (1949); Le premier homme. Camus travaillait sur ce roman au moment de sa mort. Il a été retrouvé sur les lieux de l'accident. Ce roman a été publié par ses enfants, Catherine et Jean en 1994.

Bizarrement, malgré plusieurs voyages aux Baléares sur Majorque et Ibiza, il n'a jamais foulé la terre de ses ancêtres maternels.

En fin de gazette, afin de vous donner l'envie de relire Camus, vous trouverez "Noces à Tipasa". Voici ce que Monique en pense :

## LE GOUT DU BONHEUR

Lors de notre dernière réunion familiale, avait été évoqué un lien probable de parenté avec Albert Camus. Cela m'a incitée à relire quelques passages de son œuvre.

Je voudrais vous dire combien j'ai été séduite par la lecture de "Noces à Tipasa", essai que vous trouverez dans "Noces" (Collection Folio).

"Noces à Tipasa" est un enchantement. Albert Camus y célèbre la nature, le soleil et la mer, la terre d'Algérie, ses parfums.

Son style est simple, direct, puissant et tellement expressif.

Albert Camus est en communion parfaite avec sa terre : une force irrésistible l'attire ... et nous avec lui.

Dès la première ligne, nous plongeons avec lui et restons en immersion complète.

Bien après la dernière ligne, nous gardons un goût certain du bonheur ... et je pense ne pas me tromper si j'ajoute qu'il ravivera quelques souvenirs émus à ceux qui ont vécu "ce pays".

*Monique Thibault.*

## LE POINT SUR LES RECHERCHES GENEALOGIQUES.

**A** l'occasion de l'Assemblée Générale de Prémamanon, dans le Jura, nous avons parlé du Talayot et de la noria de Toraixa. Aujourd'hui, nous connaissons mieux ces témoins du passé. Nous avons des photographies prises en juin dernier et en ce qui concerne le Talayot, des informations complémentaires.

### I - Le Talayot :

Nos ancêtres avaient sur leurs terres cet édifice préhistorique de pierres sèches. Il devait être important pour eux puisqu'ils l'ont préservé !

Vous trouverez ci-après, le texte du procès verbal de travaux faits au cours du Congrès International des gravures rupestres et murales à "l'Institut d'Estudies Llerdencs" à Lleida (Catalogne) traduit par Sylvère Villalonga enrichi de photographies du monument prises en juin dernier par Madame Marie Perrot, née Villalonga, nouvelle adhérente à notre association.

### LA GRAVURE DU MONUMENT DE TORAIXA

Es Castell, Minorque

JS Gornes Hachero, JM Gual Cerdo, L. Plantalamor - Massanet.\*

### RESUME :

**L**'intérêt du monument de Toraixa a été mis en évidence l'année passée (1992) à l'occasion des travaux de nettoyage et de localisation des tanques (enclos de pierres) qualifiés en tant que talayots.

Il s'agit d'un édifice étagé par une technique cyclopéenne, avec une rampe d'accès qui l'entoure jusqu'au sommet. A la partie supérieure, orientée vers le Sud-Ouest, se trouve une stèle avec une gravure d'un genre connu de la préhistoire européenne, comme le labyrinthe.

Les différents aspects de sa signification et de sa chronologie seront envisagés.

## LE MONUMENT DE TORAIXA.



L'édifice qui a donné son nom aux cultures de la Préhistoire des Iles Baléares, est dit " Talayot " à Minorque: tour plus ou moins tronconique de construction cyclopéenne et de grande variété morphologique. Dans cette diversité, il existe une série de monuments avec une rampe extérieure et de profil étagé qui peut, peut-être, constituer un groupe différent du reste des Talayots pour les arguments suivants :

- D'accès facile au sommet, grâce à une rampe qui peut-être hélicoïdale ou en zig-zag.
- Section étagée.

Le monument de Toraixa a ces caractéristiques :



- Rampe en spirale qui conduit à une enceinte supérieure, section de profil en terrasses et construit avec des blocs dégrossis, placés horizontalement, formant un talus.
- Côté Sud, dégradation de la structure, avec un accès à une enceinte inférieure par un corridor ascendant, orienté à l'Est, un espace polygonal qu'applique le rapprochement des rangées de pierres.

Les dimensions du monument sont de 19 mètres maximum de diamètre et d'une hauteur approximative de 6 mètres.



Son seul intérêt se manifeste, pas tant dans son gigantisme constructif, mais par la présence d'un bloc de grès rouge à sa partie supérieure avec un dessin incisé qui représente un labyrinthe, symbole inconnu aux époques de l'âge de la pierre dans les manifestations préhistoriques des îles. Malgré tout, donner une synchronie à ces deux éléments ( monument et gravure ) reste d'une interrogation incertaine, donnons à cette nouveauté qui suppose la représentation géométrique dans les ensembles archéologiques



de la Méditerranée occidentale et, si nous avons été guidés par de rigoureux parallélismes appuyés, ceux-ci nous conduisent dans la direction de la Méditerranée orientale ( Chadwick, 1977).

D'un autre côté, le fait de ne pas compter sur les dates que fournit la fouille archéologique de l'édifice, nous empêche de connaître avec certitude sa fonctionnalité, laquelle nous renvoie avec prudence à de futures investigations.

#### LOCALISATION et DESCRIPTION DE LA GRAVURE :

Au Sud-Ouest du monument, sur la dernière rangée de pierres, se trouve le bloc de grès rouge avec la gravure incisée qui représente un labyrinthe. La gravure consiste en trois rectangles concentriques, traversés par une ligne transversale sur un de ses côtés. La technique de gravure est simple avec une incision réalisée à l'aide d'un poinçon ou d'un objet pointu à pointe ronde.

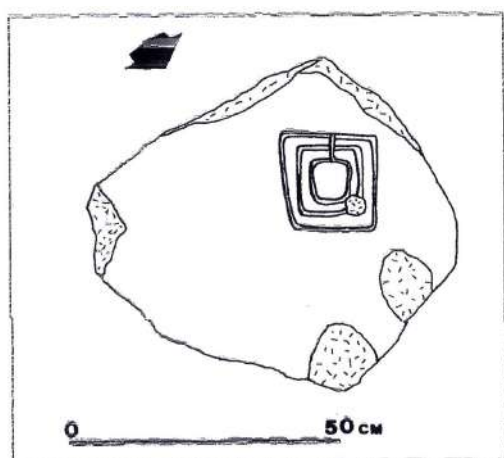


Figura 3. Gravat del monument de Toraixa, Menorca. (Dibuix segons S. Gornes)

Quant à la signification de ce motif, on peu dire que c'est un symbole qui tire son origine de la Crète, de Mycènes, de la Grèce, de l'Etrurie et même de la Chine et de l'Egypte et de l'Antiquité et, qui est présente dans la tradition mythologique de la Méditerranée de cette époque jusqu'au Moyen Age.

Le labyrinthe s'interprète de différentes manières: représentation du voyage initiatique, symbole d'un système de défense, élément de signification solaire, élément magique, cabalistique ou représentation d'un voyage à l'intérieur de soi-même ( Chevalier et Gheebrant, 1986 ).

Actuellement, nous ne pouvons interpréter le labyrinthe de Toraixa comme un de ces symboles, mais, nous pouvons retenir qu'il traite d'une représentation traditionnelle de nos contrées, connaître ses différentes interprétations pourront nous rapprocher du problème.

La stèle avec la gravure est attachée à une localisation qui n'est pas dans un absolu remarquable et notable et qui n'occupe pas le lieu central, ni une zone de passage, sinon qu'elle s'insère dans le reste de la structure.

Il s'agit d'un fragment de dalle sans forme définitive, semblable en apparence à celles de la construction de l'édifice.

En raison de son exposition aux intempéries qui l'ont recouverte d'une patine grise - mais différente quant à sa composition géologique. Son origine se localise dans la zone de " tramontane " de l'île, située sur des terrains de l'ère primaire ou secondaire, alors que l'édifice est installé et a été construit sur des terrains calcaires du miocène.

A souligner, le fait que le transport de la stèle suppose un effort considérable de déplacement d'un point indéterminé du Nord de l'île ( au minimum 16 km ) et de plus, qu'elle nous soit parvenue malmenée; elle pèse approximativement 100kg.

Pourtant, nous supposons que l'idée de réaliser la gravure sur une pierre non originaire du lieu est totalement intentionnelle.

Ceci n'est pas un cas isolé dans les manifestations religieuses talayotiques minorquines que nous trouvons des " pierres du Nord " - sablonneuses et agglomérées - avec une certaine fréquence à l'intérieur des sanctuaires de Taula.

Il s'agit de pierres non travaillées qui se situent juste à la droite de la porte du sanctuaire et qui fonctionnent en bétyle (pierre verticale assimilée à une idole), elles se soulignent visuellement par leur position et leurs caractéristiques chromatiques.

Elles soulignent spécialement les gris et les rouges sur les blancs calcaires avec lesquels le reste de l'édifice a été construit.

Nous pensons que l'importance symbolique de ces pierres est donnée par la valeur économique qu'ont les pierres du Nord, comme les sablonneuses et les autres roches conglomérées, elles s'emploient dans la fabrication des " molons " (meules ) pierres pour moudre le grain et aussi pour confectionner des percuteurs et des polisseurs destinés à tailler les pierres calcaires utilisées dans la construction de grands immeubles ( Gomes, 1992 ).

Ainsi donc, la réunion de ces facteurs, nous fait penser à une possible fonctionnalité religieuse pour le monument de Toraixa qui n'exclue pas bien sur, d'autres activités, non précises; mais, à l'intérieur d'un espace chronologique déterminé.

Nous avons des restes de céramiques recueillis en surface qui informent la fréquentation du lieu à l'époque prétalayotique presque jusqu'à la romanisation, datant son apogée d'utilisation entre les IV et III siècles avant J. C.

Si les datations au carbone 14 connues pour la première construction des talayots de Majorque remontent approximativement aux débuts de la seconde moitié du II millénaire avant J. C et, vers 1080 avant J.C. comme date la plus ancienne connue de nos jours pour la construction d'un talayot à Minorque

Le talayot de Torralba d'en Salord ( Waldren, 1992 ; 10 ; Fernandez -Minmda, 1991 ) ont situé l'exécution de la gravure à compter de cette date et même au début de la nouvelle ère.

Nous comprenons donc que nous ne sommes pas dans une situation de proposer une seule explication raisonnable à une chronologie valable pour la gravure ni pour son existence à Minorque; il en sera de même des parallèles formées, sont-elles plus proches ou sont-elles plus éloignées dans le temps et l'espace; n'ayons pas la prétention de pouvoir le confirmer.

Pour ce motif, remettons à de futures investigations pour éclairer tous les problèmes qui sont envisagés.

Notes du traducteur :

1 Un "amolo" est un moli (moulin) de type "barquiforme" mais qui peut avoir une typologie variée de moulins .

2 Selon Lluís Plantalamor, cette datation présenterait quelques difficultés quant à connaître avec exactitude le stratum et le contexte archéologique qui le dateraient; d'après l'avis de cet auteur, lequel daterait le laisser-aller et la destruction et non sa construction (Plantalamor, 1992 : observation réalisée lors des répliques orales à des communications présentées aux III journées d'Historiens et d'Archéologues de Minorque (2-3-4 de juillet, en presse )

Traduction de M. Sylvère Villalonga  
Photographies Mme Marie Perrot  
*Nous les remercions tous les deux.*

\* " I Congrés Internacional de Gravats Rupestres i Murals " Edita : Institut d' Estudis Llerdencs " .2003 . "

## 2 La Noria



Elle se trouve au lieu dit Toraixa des Pi (Toraixa des pins) dans la propriété qui appartient actuellement à la famille Bastamante.

C'est une noria dite "romaine" comme il était possible d'en trouver sur tout le pourtour méditerranéen. Nous pouvons penser qu'elle a servi à irriguer les terres cultivées par nos ancêtres.

Voici ce qu'il en reste (photo Marie Perrot)

## NOCES A TIPASA.

**A**u printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. A peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer.

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et acre de la terre d'été en Algérie. Partout, des bougainvillées rosat dépassent les murs des villas; dans les jardins, des hibiscus au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisses comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus. Toutes les pierres sont chaudes.

A l'heure où nous descendons de l'autobus couleur de bouton d'or, les bouchers dans leurs voitures rouges font leur tournée matinale et les sonneries de leurs trompettes appellent les habitants.

A gauche du port, un escalier de pierres sèches mène aux ruines, parmi les lentisques et les genêts. Le chemin passe devant un petit phare pour plonger ensuite en pleine campagne. Déjà, au pied de ce phare, de grosses plantes grasses aux fleurs violettes, jaunes et rouges, descendent vers les premiers rochers que la mer suce avec un bruit de baisers. Debout dans le vent léger, sous le soleil qui nous chauffe un seul côté du visage, nous regardons la lumière descendre du ciel, la mer sans une ride, et le sourire de ses dents éclatantes. Avant d'entrer dans le royaume des ruines, pour la dernière fois nous sommes spectateurs.

Au bout de quelques pas, les absinthes nous prennent à la gorge. Leur laine couvre les ruines à perte de vue. Leur essence fermente sous la chaleur, et de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir. Nous ne cherchons pas de leçons, ni

l'amère philosophie qu'on demande à la grandeur. Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile. Pour moi, je ne cherche pas à y être seul. J'y suis souvent allé avec ceux que j'aimais et je lisais sur leurs traits le clair sourire qu'y prenait le visage de l'amour. Ici, je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier.

Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature. Pour le retour de ces filles prodigues, la nature a prodigué les fleurs. Entre les dalles du forum, l'héliotrope pousse sa tête ronde et blanche, et les géraniums rouges versent leur sang sur ce qui fut maisons, temples et places publiques. Comme ces hommes que beaucoup de science ramène à Dieu, beaucoup d'années ont ramené les ruines à la maison de leur mère.

Aujourd'hui enfin leur passé les quitte, et rien ne les distrait de cette force profonde qui les ramène au centre des choses qui tombent.

Que d'heures passées à écraser les absinthes, à caresser les ruines, à tenter d'accorder ma respiration aux soupirs tumultueux du monde !

Enfoncé parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents, j'ouvre les yeux et mon cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde. Mais à regarder l'échiné solide du Chenoua, mon cœur se calmait d'une étrange certitude. J'apprenais à respirer, je m'intégrais et je m'accomplissais. Je gravissais l'un après l'autre des coteaux dont chacun me réservait une récompense, comme ce temple dont les colonnes mesurent la course du soleil et d'où l'on voit le village entier, ses murs blancs et rosés et ses vérandas vertes. Comme aussi cette basilique sur la colline Est : elle a gardé ses murs et dans un grand rayon autour d'elle s'alignent des sarcophages exhumés, pour la plupart à peine issus de la terre dont ils participent encore. Ils ont contenu des morts; pour le moment il y pousse des sauges et des ravenelles. La basilique Sainte-Salsa est chrétienne, mais chaque fois qu'on regarde par une ouverture, c'est la mélodie du monde qui parvient jusqu'à nous : coteaux plantés de pins et de cyprès, ou bien la mer qui roule ses chiens blancs à une vingtaine de mètres. La colline qui supporte Sainte-Salsa est plate à son sommet et le vent souffle plus largement à travers les portiques. Sous le soleil du matin, un grand bonheur se balance dans l'espace.

Bien pauvres sont ceux qui ont besoin de mythes. Ici les dieux servent de lits ou de repères dans la course des journées. Je décris et je dis : « Voici qui est rouge, qui est bleu, qui est vert. Ceci est la mer, la montagne, les fleurs. » Et qu'ai-je besoin de parler de Dionysos pour dire que j'aime écraser les boules de lentisques sous mon nez? Est-il même à Déméter ce vieil hymne à quoi plus tard je songerai sans contrainte : « Heureux celui des vivants sur la terre qui a vu ces choses. » Voir, et voir sur cette terre, comment oublier la leçon? Aux mystères d'Eleusis, il suffisait de contempler. Ici même, je sais que jamais je ne m'approcherai assez du monde. Il me faut être nu, et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre, laver celles-ci dans celle-là, et nouer sur ma peau l'étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer. Entré dans l'eau, c'est le saisissement, la montée d'une glu froide et opaque, puis le plongeon dans le bourdonnement des oreilles, le nez coulant et la bouche amère — la nage, les bras vernis d'eau sortis de la mer pour se dorer dans le soleil et rabattus dans une torsion de tous les muscles; la course de l'eau sur mon corps, cette possession tumultueuse de l'onde par mes jambes — et l'absence d'horizon.

Sur le rivage, c'est, la chute dans le sable, abandonné au monde, rentré dans ma pesanteur de chair et d'os, abruti de soleil, avec, de loin en loin, un regard pour mes



bras où les flaques de peau sèche découvrent, avec le glissement de l'eau, le duvet blond et la poussière de sel.

Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. Il n'y a qu'un seul amour dans ce monde. Étreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer. Tout à l'heure, quand je me jetterai dans les absinthes pour me faire entrer leur parfum dans le corps, j'aurai conscience, contre tous les préjugés, d'accomplir une vérité qui est celle du soleil et sera aussi celle de ma mort. Dans un sens, c'est bien ma vie que je joue ici, une vie à goût de pierre chaude, pleine de soupirs de la mer et des cigales qui commencent à chanter maintenant. La brise est fraîche et le ciel bleu. J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme. Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque : il me suffit d'apprendre patiemment la difficile science de vivre qui vaut bien tout leur savoir-vivre.

Un peu avant midi, nous revenions par les ruines vers un petit café au bord du port. La tête retentissante des cymbales du soleil et des couleurs, quelle fraîche bienvenue que celle de la salle pleine d'ombre, du grand verre de menthe verte et glacée ! Au-dehors, c'est la mer et la route ardente de poussière. Assis devant la table, je tente de saisir entre mes cils battants l'éblouissement multicolore du ciel blanc de chaleur. Le visage mouillé de sueur, mais le corps frais dans la légère toile qui nous habille, nous étalons tous l'heureuse lassitude d'un jour de noces avec le monde.

On mange mal dans ce café, mais il y a beaucoup de fruits — surtout des pêches qu'on mange en y mordant, de sorte que le jus en coule sur le menton. Les dents refermées sur la pêche, j'écoute les grands coups de mon sang monter jusqu'aux oreilles, je regarde de tous mes yeux. Sur la mer, c'est le silence énorme de midi. Tout être beau a l'orgueil naturel de sa beauté et le monde aujourd'hui laisse son orgueil suinter de toutes parts. Devant lui, pourquoi nierais-je la joie de vivre, si je sais ne pas tout renfermer dans la joie de vivre ? Il n'y a pas de honte à être heureux. Mais aujourd'hui l'imbécile est roi, et j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir. On nous a tellement parlé de l'orgueil : vous savez, c'est le péché de Satan. Méfiance, criait-on, vous vous perdrez, et vos forces vives. Depuis, j'ai appris en effet qu'un certain orgueil... Mais à d'autres moments, je ne peux m'empêcher de revendiquer l'orgueil de vivre que le monde tout entier conspire à me donner. A Tipasa, je vois équivaloir à je crois, et je ne m'obstine pas à nier ce que ma main peut toucher et mes lèvres caresser. Je n'éprouve pas le besoin d'en faire une œuvre d'art, mais de raconter ce qui est différent. Tipasa m'apparaît comme ces personnages qu'on décrit pour signifier indirectement un point de vue sur le monde. Comme eux, elle témoigne, et virilement. Elle est aujourd'hui mon personnage et il me semble qu'à le caresser et le décrire, mon ivresse n'aura plus de fin. Il y a un temps pour vivre et un temps pour témoigner de vivre. Il y a aussi un temps pour créer, ce qui est moins naturel. Il me suffit de vivre de tout mon corps et de témoigner de tout mon cœur. Vivre Tipasa, témoigner et l'œuvre d'art viendra ensuite. Il y a là une liberté.

Jamais je ne restais plus d'une journée à Tipasa. Il vient toujours un moment où l'on a trop vu un paysage, de même qu'il faut longtemps avant qu'on l'ait assez vu. Les montagnes, le ciel, la mer sont comme des visages dont on découvre l'aridité ou la splendeur, à force de regarder au lieu de voir. Mais tout visage, pour être éloquent, doit

subir un certain renouvellement. Et l'on se plaint d'être trop rapidement lassé quand il faudrait admirer que le monde nous paraisse nouveau pour avoir été seulement oublié.

Vers le soir, je regagnais une partie du parc plus ordonnée, arrangée en jardin, au bord de la route nationale. Au sortir du tumulte des parfums et du soleil, dans l'air maintenant rafraîchi par le soir, l'esprit s'y calmait, le corps détendu goûtait le silence intérieur qui naît de l'amour satisfait. Je m'étais assis sur un banc. Je regardais la campagne s'arrondir avec le jour. J'étais repu. Au-dessus de moi, un grenadier laissait pendre les boutons de ses fleurs, clos et côtelés comme de petits poings fermés qui contiendraient tout l'espoir du printemps. Il y avait du romarin derrière moi et j'en percevais seulement le parfum d'alcool. Des collines s'encadraient entre les arbres et, plus loin encore, un liséré de mer au-dessus duquel le ciel, comme une voile en panne, reposait de toute sa tendresse. J'avais au cœur une joie étrange, celle-là même qui naît d'une conscience tranquille. Il y a un sentiment que connaissent les acteurs lorsqu'ils ont conscience d'avoir bien rempli leur rôle, c'est-à-dire, au sens le plus précis, d'avoir fait coïncider leurs gestes et ceux du personnage idéal qu'ils incarnent, d'être entrés en quelque sorte dans un dessin fait à l'avance et qu'ils ont d'un coup fait vivre et battre avec leur propre cœur. C'était précisément cela que je ressentais : j'avais bien joué mon rôle. J'avais fait mon métier d'homme et d'avoir connu la joie tout un long jour ne me semblait pas une réussite exceptionnelle, mais l'accomplissement ému d'une condition qui, en certaines circonstances, nous fait un devoir d'être heureux. Nous retrouvons alors une solitude, mais cette fois dans la satisfaction.

Maintenant, les arbres s'étaient peuplés d'oiseaux. La terre soupirait lentement avant d'entrer dans l'ombre. Tout à l'heure, avec la première étoile, la nuit tombera sur la scène du monde. Les dieux éclatants du jour retourneront à leur mort quotidienne. Mais d'autres dieux viendront. Et pour être plus sombres, leurs faces ravagées seront nées cependant dans le cœur de la terre.

A présent du moins, l'incessante éclosion des vagues sur le sable me parvenait à travers tout un espace où dansait un pollen doré. Mer, campagne, silence, parfums de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit déjà doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres. Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour. Amour que je n'avais pas la faiblesse de revendiquer pour moi seul, conscient et orgueilleux de le partager avec toute une race, née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans sa simplicité et debout sur les plages, adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels.

*Albert Camus*

## LE CULTE DE SAINT MAYEUL

**S**aint Mayeul : repères biographiques

910 : Mayeul naît à Valensole dans une riche famille alleutière de Haute Provence  
916-918 : Il fuit avec les siens la Provence ravagée par les guerres féodales. Il entre dans le clergé séculier, étudie à Lyon et devient chanoine puis archidiacre à Mâcon.

930 : Il refuse l'archevêché de Besançon

943-44 : Il devient moine à Cluny et reçoit la fonction d' «armarius » (garde des livres et maître des cérémonies)

948 ou 954 : Il devient coadjuteur de l'abbé de Cluny Aymard puis lui succède.

955 : il entreprend la reconstruction de l'église abbatiale de Cluny (Cluny II) en service dès 970 et consacrée en 981

967 : Il étend la réforme à Pavie et entretient des relations étroites avec les ottoniens : Otton Ier, Adélaïde et leur fils Otton II

972 : Capture de Mayeul dans les Alpes par le Sarrasin de Fraxinerum. Il est libéré contre rançon. Aussitôt, le Comte Guillaume de Provence organise « au nom de Mayeul » une guerre de libération contre les Sarrasins, qu'il chasse de Provence.

974 ou 983 : Mayeul refuse la tiare pontificale après la mort de Benoît VI ou Benoît VII.

994 : Mayeul meurt sur la route de Saint-Denis à Souvigny, où il est enterré

Le culte de Saint Mayeul a revêtu une importance considérable au Moyen-Age en Occident. Son développement a été considérable et a très vite débordé le réseau des établissements clunisiens.

La reconnaissance de la sainteté de Mayeul est attestée dans les premières années qui suivent sa mort, à une époque où les procédures de canonisation n'ont pas encore été fixées par l'Eglise.

En 996, le roi de France Hugues Capet se rend en pèlerinage à Souvigny sur son tombeau, accompagné de Bouchard, Comte de Vendôme, et de Renaud évêque de Paris (Vita Maioli écrite par Odilon, abbé de Cluny, successeur de Mayeul).

En 997 Raoul Glaber note dans ses *Historiæ* que lors de l'épidémie du mal des ardents, Mayeul est, avec Saint Martin de Tours, l'un des saints les plus sollicités et que son tombeau attire les foules "de tout l'univers".

La bulle d'exemption délivrée par le Pape Grégoire V le 22 avril 998 évoque " la bienheureuse mémoire de Saint Mayeul " ce qui constitue une sorte de " brevet " de sainteté.

En 999, une chapelle du monastère Sainte-Marie de Pavie est placée sous le vocable de Saint Mayeul ; ce vocable est étendu par la suite à l'ensemble du monastère.

L'arrêt à Souvigny de Robert le Pieux, roi de France en 1019-1020 atteste un pèlerinage désormais bien établi.

Les textes hagiographiques et liturgiques utilisés dans les monastères nous renseignent sur la diffusion du culte de Saint Mayeul à partir du XI<sup>ème</sup> siècle :

- des Vies de Saint Mayeul ont été écrites de la première décennie du XI<sup>ème</sup> siècle au XII<sup>ème</sup> siècle. Elles ont, pour la plupart, été adaptées en leçons pour l'office ou les lectures conventuelles. Un recueil de Vies et d'offices du saint provenant de la célèbre abbaye Saint-Martial de Limoges et daté du XI<sup>ème</sup> siècle atteste le culte et la fête de Saint-Mayeul à Limoges à une date cependant antérieure à son intégration en 1062 à l'Ordre de Cluny.

- Le 2ème recueil des Coutumes à Cluny (Liber tramitis) contient une description de la fête de Saint Mayeul, célébrée par un office, une messe et une procession à l'église Saint-Mayeul. Les Leçons de l'office consistent en un rappel de la vie et des vertus du saint.

Dès la première moitié du XIème siècle, dans de nombreuses églises d'Europe occidentale, les nécrologes (listes des défunts dont on célèbre la mémoire) et très rapidement les martyrologes (listes des saints) comprennent une mention de Saint Mayeul : Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Martial de Limoges, Saint-Gilles du Gard, Saint-Lambert de Liège, et en Allemagne Merseburg, Prül, Echtenach...

De nombreux miracles, opérés de son vivant ou sur son tombeau, ont été attribués à saint Mayeul. Le plus connu est la résurrection d'un enfant à Souvigny, rapportée par l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable dans son Livre des Merveilles de Dieu (de Miraculis) :

" Le saint, en effet, grand par sa vie et par ses merveilles, ainsi que le savent presque toutes les populations des Gaules, s'imposa comme une personnalité éminemment remarquable aussi longtemps qu'il vécut et plus encore après sa mort. Il s'est illustré par cette grâce des merveilles depuis déjà cent soixante deux ans, c'est à dire depuis sa mort, au point que, après la Sainte-Mère de dieu, il n'a son pareil pour de telles œuvres en aucun des saints de toute notre Europe. D'innombrables personnes affligées de divers genres de maladies en sont témoins : après avoir imploré à son tombeau la divine clémence, d'avoir pitié d'elles, elles ont été exaucées par ses mérites " Pierre le Vénérable, De Miraculis, II, 32, trad.J.-P. TORRELL et D. BOUTHILLIER, éd. Cerf 1992.

La vivacité du culte de Saint Mayeul est attestée par les envois de reliques consentis par le prieuré de Souvigny jusqu'au XVIIIème siècle notamment au Puy, au Grand Duc de Toscane et aux bénédictins de l'ancien monastère clunisien d'Abdinghof en Westphalie.

Les églises et les chapelles placées sous le vocable du saint ou représentant son imagerie manifestent la popularité de son culte ; celui-ci a été répandu jusqu'en Bretagne (Saint-Mayeux, Côtes d'Armor) et dans le Jura (Chapois) et le Lyonnais (Ternais, Rhône).

Libérateur de la Provence grâce à la guerre menée en son nom contre les Sarrasins, il est aussi, dans la perspective clunisienne, le premier abbé de Cluny reconnu comme saint, figure emblématique de l'Eglise clunisienne affranchie de la tutelle des laïques et des évêques.

*Sylvère Villalonga.*